

CHARBON

Nous en avons en quantité de toutes les grosseurs, et de qualité garantie. Faites-en l'essai, et vous n'en voudrez jamais d'autres.

O'REILLY & BELANGER, Limited. 38 rue Sparks, Bâtiment de Russell. Tél. : 0. 861.

"Sûreté d'abord"

C'est là la Règle d'Or moderne et qui vous fait choisir l'Épicière qui enveloppe ses marchandises dans les

Sacs Antiseptiques d'EDDY

Les sacs d'Eddy joignent une grande force à leurs qualités sanitaires. Ils ne se déchireront pas au mauvais moment et ne répandront pas ce qu'ils contiennent.

J. D. GRENIER,

Le tailleur à la mode de la rue Dalhousie,

peut rendre un morceau de tweed et vous en faire un bel HABLEMENT ou un magnifique PALEOTOT qu'il vous vendra à 20 ou 25 pour cent meilleur marché que n'importe où ailleurs. C'est de sa part de la philanthropie qui vous fait faire de l'économie.

278 RUE DALHOUSIE, OTTAWA. Téléphone: Rideau 957.

Canadian Northern Steamships Limited THE ROYAL LINE

La ligne maritime qui est absolument la plus belle et la plus rapide

Depart de Montreal

Royal George le 5 mai

On arrive à Bristol. Correspondance directe pour Londres et pour l'Europe. Antea avec accessoire sur tous nos bateaux pour la célébration de la sainte-Église.

S.-J. MONTGOMERY

RUE SPARKS, BLOC RUSSELL. TELEPHONE: QUEEN-3544.

Ferronnerie à Bon Marché.

Ustensiles de Cuisine—en Aluminium, en Email et Fer-blanc aux prix coûtants. Poêles à l'huile "Perfection" prix \$4.00 pour \$3.50, \$4.50 pour \$4.00, \$5.50 pour \$5.00, \$6.00 pour \$5.50.

Patins H. Boker—Au prix coûtant.

Traineaux, Hockeyes, Raquettes. Au prix du gros.

Economisez, faites vos achats à notre magasin.

McDOUGAL'S LIMITED

831 rue Sussex. Téléphone: Rideau 2327.

Vous vous demandez souvent :

Où puis-je avoir les meilleurs impressions, et à qui dois-je confier mes travaux à l'avenir ?

Nous vous répondons :

LES MEILLEURS RESULTATS ne peuvent être obtenus que si vous confiez vos travaux d'impressions à un atelier typographique bien outillé et recommandable. Les ateliers de :

LA JUSTICE

sont ce qu'il y a de mieux pour vous donner pleine et entière satisfaction. Ne l'oubliez pas. Notre outillage est moderne et nos ouvriers des plus habiles.

Demandez un échantillon des ouvrages que nous avons faits en 1912.

457-459 rue Sussex, Ottawa

Téléphone: Rideau 736.

FEUILLETON DE LA "JUSTICE" ROBERT LOZÉ Par Errol Bouchette

(Suite.)

pas compte au même degré des difficultés du métier, s'intéressa surtout à la plaidoirie du jeune avocat. Il y expliquait dans un langage clair et sobre la raison d'être de la loi et son esprit, démontrant que le texte trop timide n'allait pas aussi loin que le comportait cet esprit. Puis il établissait que cette loi insuffisante était violée par ceux là mêmes qui avaient charge de l'appliquer. Les conséquences désastreuses de cet état de choses étaient exposées en détail et appuyées de preuves nombreuses et d'exemples navrants. Enfin, l'inanité de la défense, qui, en présence de faits aussi graves, s'appuyait uniquement sur des objections techniques, ressortait clairement. Robert était tellement préparé qu'il se montra supérieur à ses adversaires sur tous les points. Le jugement de première instance lui fut favorable et le tribunal d'appel confirma ce premier arrêt. Alors survint une intervention inattendue. Un très haut personnage, disposant d'une influence décisive en matière scolaire, appela auprès de lui le jeune avocat et lui fit comprendre qu'il avait été frappé des révélations faites au cours de la cause.

—Je reconnais, lui dit-il, que vous avez relevé de graves abus et je puis vous promettre de m'occuper de nous allons veiller à ce qu'il y soit porté un remède efficace et permanent. Reste la question des frais et des pénalités. Si nous pouvons régler ces points raisonnablement et à l'amiable, je dois vous dire que la lutte est terminée. Robert compréhensif toute l'importance du succès que ces paroles lui annonçaient, eut peine à réprimer un mouvement de triomphe. Il répondit cependant sans rien faire paraître de ses sentiments.

—J'ai travaillé pour le succès d'une cause qui me semblait juste et non pas pour toucher le produit des pénalités. En acceptant la moindre parcelle serait à mes yeux un déshonneur. Cependant, vous le savez, une partie de ces amendes n'est pas à ma disposition; on devrait, ce me semble, la verser entre les mains de personnes qui en feraient usage pour l'amélioration des écoles. Quant au reste, ces procédures ont coûté du temps et de l'argent, il est juste que ceux qui les ont rendus nécessaires en acquittent les frais. Ces conditions furent acceptées. Robert avait atteint son but. La profonde satisfaction qu'il éprouvait était partagée par M. Millais qui ne trouvait pas de mots pour lui lui témoigner.

—Car, mon cher monsieur Lozé, disait-il, vous avez conduit cette affaire en maître. Sans vous, je n'aurais pas eu le courage de livrer une telle bataille. —Sans vous, mon cher monsieur, riposta Robert, je n'en aurais pas eu l'idée. —Il est vrai que j'ai conduit cette affaire avec tout le soin dont j'étais capable et comme il arrive souvent lorsqu'on s'applique tout entier à une chose, j'ai réussi mieux et plus vite que je ne l'aurais prévu, et je suis en mesure de vous rendre une bonne partie du dépôt que vous m'avez confié. —N'en faites rien, cette somme est à vous. Votre travail vaut bien plus que ce qu'elle représente. Je vous prie donc de l'accepter en témoignage de l'estime que j'ai pour vous. —Eh! bien. J'accepte franchement, car pour ne rien vous cacher, je ne suis pas riche, et je serais bien qu'avec la ligne de conduite que je me suis tracée, je ne le sois jamais.

—Vous pourriez vous tromper, dit le vieillard. Si vous poussez l'esprit du savoir jusqu'au scrupule, c'est une affaire de conscience. Il est certain que vous ne pouvez pas honnêtement faire ce que vous croyez être mal. D'un autre côté, je ne serais pas surpris que vous fussiez récompensé de vos sacrifices. Ces qualités chez un homme de profession inspirent la confiance. Ne doutez pas de l'avenir.

Les prévisions de cet homme de bien devaient se réaliser. Le succès que venait de remporter Robert lui valut de nombreuses félicitations et des approbations qui lui furent précieuses. M. de la Chenaye lui écrivit de Québec de ces choses qu'inspire à un penseur l'effort persévérant d'un homme d'action. Mais ce fut la lettre de Jean qui lui fit le plus plaisir. Robert avait jusqu'ici trouvé chez son frère une telle supériorité qu'il avait désespéré de jamais marcher son égal. Jean n'avait pourtant rien négligé pour resserrer le lien fraternel un peu

relâché par l'absence, et il s'était surtout bien gardé de faire étalage de sa richesse. Ce ne sont pas cependant les inégalités de fortune, mais les différences dans la valeur mentale et morale qui creusent les abîmes entre les hommes. Le génie qui s'ignore peut un temps ramper; dès qu'il se connaît, il remonte sans effort à sa place naturelle. L'effort consciencieux que Robert avait fait le relevait à ses propres yeux. Son succès lui inspirait confiance et courage. Il sentait qu'il s'élevait jusqu'au niveau de Jean et qu'ils pouvaient désormais, se tendre réciproquement la main.

La position au barreau était devenue fort enviable. Il en recueillait comme premier fruit un commencement de vraie liberté. Elle était loin, la piètre pratique d'autrefois! On lui apportait maintenant des affaires telles que peuvent en accepter ceux qui comprennent les devoirs et les responsabilités de leur profession. Depuis qu'il ne recherchait plus les clients, les clients le recherchaient. Et dans chaque cas, il se sentait assez fort pour imposer sa manière de voir et ses conditions, tandis qu'auparavant il n'avait été que l'humble serviteur du plus obscur plaideur.

Robert ne se reconnaissait plus lui-même. Ne pouvant contenir le bonheur qui débordait en lui, il s'épanchait dans le cœur d'Irène. Des voix nombreuses chantaient ses louanges au pays natal. M. Coutin, son ancien adversaire, était maintenant le premier à vanter ses qualités. Jean, qui avait étudié son frère et qui comprenait la transformation qui s'était opérée en lui, rejoignait le cœur de leur mère en lui expliquant de quelle noble façon il rachetait ses erreurs. Irène triomphait. Le docteur de Gorgendière se réjouissait d'autant plus de peine à ses prières réitérées pour qu'il la conduise à Montréal, qu'il en avait presque autant envie qu'elle-même. Sa prescription agissant; son orgueil de médecin et de philosophe en était flatté, son amour paternel s'en réjouissait. Il avait voulu voir le patient de près. Mais il n'aurait pas voulu risquer de distraire le jeune homme de ses travaux par la présence de sa fiancée. Irène se résignait donc à attendre l'été, alors que la longue vacance lui ramènerait son ami pour quelque temps.

De son côté, Robert ne se soumettait pas à une tension d'esprit continue. Du reste, il se sentait bien gardé de négliger cette amie qui lui avait, la première, témoigné une si utile sympathie et qui lui avait rendu de si réels services. L'homme sérieux n'est pas nécessairement un ermite ou un hibou. Le fait est que le jeune homme, plus sage, avait plus de gaieté qu'autrefois. Il était plus heureux. De temps à autre, il se dérobait à ses études pour chercher des distractions. La maison de madame de Tilly était toujours celle qui lui plaisait davantage.

Il trouvait, comme autrefois et plus qu'autrefois, en cette aimable femme une amie et une confidente sûre et désintéressée. Elle cachait avec soin la tristesse qui lui venait parfois au cœur lorsque Robert lui parlait de ses projets et de ses espérances. Certes, elle s'en réjouissait sincèrement. Mais elle ne pouvait se défendre de comparer secrètement le sort de Robert et d'Irène avec celui qui lui était échu à elle. Sauf cette réserve que son bon cœur lui imposait, elle se livrait plus franchement qu'autrefois, sachant que le cœur de Robert était occupé. Celui-ci apprît les circonstances malheureuses de son mariage. Les rôles étaient changés. C'était Robert maintenant qui avait pitié et qui consolait.

Madame de R. se trouvait souvent, nous le savons, chez sa parente, madame de Tilly. Lorsqu'elle y rencontrait Robert, elle le traitait comme autrefois, quel que fût avec indifférence, le plus souvent avec une certaine froideur un peu dédaigneuse. Pour elle, il n'était que le premier venu. Un jour, en sa présence, madame de Tilly fit allusion aux fiançailles du jeune avocat et d'Irène. —Vous dites? s'écria la vieille dame. —Que M. Lozé épouse mademoiselle de Gorgendière. —Notre cousin, Irène de Gorgendière? —Mais oui. Ne le savez-vous pas? —Ma foi non. Comment aurais-je pu me douter? Elle accentua cette remarque d'une grimace expressive qui autrefois aurait désolée le jeune homme, mais qui maintenant le fit sourire.

—Je ne savais pas, madame, dit-il, que vous fussiez l'alliée de mademoiselle de Gorgendière. —Voyez donc! Voyez donc! continua la vieille dame sans répon-

dre à Robert et comme se parlant à elle-même. Voilà pourquoi ce pauvre docteur avait si pitoyable air lorsqu'il est venu nous voir au printemps dernier. Il me semblait singulier qu'il s'occupât tant de ce jeune homme, mais je croyais qu'il ne s'agissait que de politique.

Madame de Tilly supportait ce dialogue avec impatience et cherchait à changer de sujet. Elle se mit à parler avec volubilité des écrits de Robert et de la mention faite dans les journaux de sa lutte pour la réforme scolaire. Elle semblait vouloir le placer dans un jour favorable devant sa cousine, mais surtout faire taire celle-ci. Robert eut soin de ne laisser voir aucune supériorité. Mais en sortant il fit cette réflexion, que certaines choses jusqu'ici inexplicables pour lui dans la conduite du docteur de Gorgendière, lors de la candidature malheureuse du jeune avocat, pouvaient maintenant s'expliquer. Le médecin avait sans doute voulu connaître à fond celui qui avait gagné le cœur de sa fille et qui semblait ambitionner son mandat de législateur. Il avait consulté madame de R. sans doute aussi madame de Tilly. Quel jugement avait-on porté sur celui qui voulait devenir son gendre? Pas très favorable, ce jugement. Et Robert reconnaissait qu'il avait mérité d'être sévèrement jugé. Eh! bien, pensait-il, le père d'Irène devra maintenant reconnaître que je fais de mon mieux pour me rendre digne de sa fille.

Enfin au printemps succéda l'été. Aux premiers jours de la vacance des tribunaux, Robert partit pour rejoindre Irène. Ce fut avec des sentiments bien différents de ceux de l'an passé que le jeune avocat prit cette fois le chemin de son village natal. Plus d'inquiétudes sordides maintenant. Il fermait son bureau pour un congé prolongé, le congé qui sans un vestige de cette crainte humiliante d'être suppléé, qui est un des déshoniments de la médecine. On ne le classait plus parmi les parasites qui se disputent les ruines sociales comme les pillards sur certaines plages se disputent les épaves. Les journaux annonçaient son départ, non plus en matière de réclame, mais comme un fait d'intérêt public. Sa clientèle, modeste encore mais solide et honnête, attendait son retour; on saurait où le retrouver au cas de besoin pressé.

Différence très sensible aussi dans l'accueil qu'on lui ferait là-bas. Cette fois, il revenait tranquillement au foyer. Le bonheur remplassait son cœur. A la gare de Saint-Ixe, un groupe nombreux l'attendit et le docteur de Gorgendière vint le premier lui serrer la main. Le vieux médecin ne dit pas grand-chose, mais Robert comprend bien ce que signifiait cette cordialité.

Voilà sa mère qui lui sourit et Irène qui le regarda avec orgueil. Toute la famille l'entoura et lui fit compliment sur sa bonne mine. —Les fiancés se sont éloignés ensemble. Ils marchent lentement à l'ombre de ces arbres témoins de leurs premiers épanchements d'amour. —Irène, êtes-vous contente de moi? —Contente! Oh, mon ami, comment vous le dirai-je. Nous sommes tous émerveillés. Moi, j'étais bien sûr de vous. Je l'ai toujours dit à mon père. —Mais sans le persuader? —C'est vous qui l'avez persuadé. Après avoir lu votre plaidoyer dans l'affaire des écoles, il s'est avoué vaincu. —En effet, Irène, on dirait que le ciel a voulu me récompenser de l'effort réel que j'ai fait. Tout m'a réussi depuis un an. Encore douze mois de ce succès, et je pourrais vous offrir une aisance dont nous n'aurons pas à rougir. —Nous n'aurons jamais à rougir l'un de l'autre, Robert.

—Non, chère Irène. Laissez à moi-même, j'étais aveugle. Aujourd'hui encore je ne vois que par vos yeux. C'est pourquoi je veux ne jamais m'éloigner de leur lumière.

CHAPITRE XVII LA CROISIÈRE. Le quai de Saint-Ixe n'est pas de construction fort ancienne, mais inutile au commerce, et n'ayant jamais été réparé, il tombe en ruine. Long de plus d'un arpent, il est cependant loin d'atteindre l'eau profonde sur cette plage qui, à marée basse, étale ses vases à perte de vue. Sauf des goélettes de faible tirant d'eau et des bateaux-pilotes qui y accèdent à de rares intervalles, il n'est guère fréquenté que par les petits pêcheurs d'éperlan. Aussi est-il devenu la promenade de prédilection des amoureux.

Rien d'étonnant que nous y retrouvions Robert et Irène. Celles-ci, les coudes appuyés sur un banc d'amarrage, bravaient une jumelle sur la mer désempée. Son compagnon à demi couché sur la poutre en saillie qui fait le bord du quai, contemplait Irène. Dans sa main, il tient leurs deux chapeaux pour les mettre hors d'atteinte des caprices du vent, lequel se défilonne en ébouriffant les

cheveux de la jeune fille. Le soleil de juillet inonde de lumière la terre et l'eau; mais la brise bienfaisante tempère son ardeur et soulève en petits flots écumeux la surface de la mer. Un raz de marée, long ruban d'écume, coupe l'estuaire du nord au sud et marque l'endroit où le flux rencontre le jusant.

Irène baisse sa lunette et regarde Robert. —Vous ne les voyez pas, dit-elle? —Pas encore. Robert, si vous restez ainsi, vous finirez par tomber. —Un bain de boue alors. Il y a des gens qui apprécient ce genre d'ablution, dit le jeune homme en se levant paresseusement. —Comment! Des bains de boue! —Je devrais plutôt dire de vase, comme celle qui s'étend au bas de ce quai. —Mais c'est abominable. Où fait-on cela? A suivre.

Les récoltes

Ottawa, 1er mai.—Un bulletin publié aujourd'hui par le bureau des Recensements et des Statistiques contient un rapport sur la proportion du grain de qualité vendable de la récolte de l'année dernière. Ce rapport, basé sur les évaluations reçues le 31 mars de nos correspondants agricoles, comprend aussi un estimatif de la quantité de blé qui restait encore aux fermiers à la fin de mars, 1914. Sur tout le blé produit au Canada en 1913, et estimé à 231,717,000 boisseaux; 224,810,000 boisseaux ou 97 p. e. purent être vendus. Cette proportion est plus élevée que celle de toute autre année depuis 1910 où l'on eut les premières évaluations, et correspond avec les résultats bien connus de l'excellente saison de maturité et de récolte qu'on eut, l'année dernière, dans les provinces du Nord-Ouest. Les proportions pour cette correspondantes pour les années précédentes avaient été de 92, 87 et 94. Les proportions par provinces sont moins élevées à l'est du Canada, où elles ne sont que d'environ 87 p. e. dans l'île du Prince Édouard et la Nouvelle-Écosse, 90 p. e. dans le Nouveau Brunswick, 90 p. e. dans la province de Québec et 91 p. e. dans l'Ontario. En Colombie Britannique, la proportion a été de 85,6 p. e.

Suivant les rapports, environ 16,5 p. e. de la récolte totale du blé canadien en 1913 étaient encore entre les mains des fermiers au 31 mars 1914; cette proportion représente 38,553,000 boisseaux. Le chiffre est également inférieur à celui de toute année précédente et s'accorde avec les chiffres élevés d'inspection et d'expédition.

De la récolte totale de l'avoine en 1913, s'élevait à 404,669,000 boisseaux, on estime que 94,58 p. e., ou 382,754,000 boisseaux étaient de qualité vendable. Ce n'est que dans l'île du Prince Édouard (87,7 p. e.) et dans la Nouvelle-Écosse (86,8 p. e.) que la proportion est tombée au-dessous de 90 p. e. Les chiffres de 1913 sont les plus élevés que l'on ait enregistrés jusqu'ici. On estime que les fermiers avaient encore entre les mains au 31 mars à peu près 161,537,000 boisseaux, soit 40 p. e. de la récolte. La proportion de la récolte de 1912 qui leur restait encore en 1913, était de 42,22 p. e., soit 173,178,000 boisseaux.

Sur l'orge, dont le rendement total s'est élevé à 48,319,000 boisseaux, on a pu vendre 95,58 p. e. ou 46,185,000 boisseaux. Il s'en était vendu 87 p. e. en 1912, 90 p. e. en 1911 et 92 p. e. en 1910. Le 31 mars 1914, environ 14,440,000 boisseaux, ou 30 p. e. de la récolte étaient encore entre les mains des fermiers, contre 17,289,000 boisseaux ou 35 p. e. de la récolte de 1912 qu'ils avaient encore le 31 mars 1913.

Voici quelles furent, sur les autres récoltes, les proportions susceptibles de se vendre: Mais à grains, 78,8 p. e.; seigle, 90,9 p. e.; sarrasin, 82 p. e.; graine de lin, 94,8 p. e.; pommes de terre, 82 p. e.; navets, etc., 81 p. e. et trèfle, 88 p. e. La quantité de ces récoltes restant au 31 mars fut évaluée comme suit:—mais, 4,308,500 boisseaux; graine de lin, 2,295,000 boisseaux; pommes de terre, 27,426,000 boisseaux; navets, etc., 11,220,000 boisseaux; foin, et trèfle, 2,675,000 tonnes.

On rapporte que les bestiaux ont assez bien hiverné et sont, en général, en excellente condition. D'après les apparences, le printemps sera assez tardif dans les provinces de l'est du Canada mais dans l'ouest, on rapporte généralement que le sol est en bon état après un hiver doux. On espérait commencer les semences vers le milieu d'avril si l'état du sol le permettait.

A la campagne. —Vous pouvez entrer. —Votre chien ne va pas me mordre! —C'est ce que je voudrais voir, je ne l'ai que depuis ce matin.

Cartes d'affaires.

Wm. J. LANDREVILLE Entrepreneur de Pompes Funèbres de Toronto. 401 rue Sparks.—Tél. : Queen 3658 811 rue Dalhousie.—Tél. : R. 717 Ambulateur civique et public.

E. B. DEVLIN, G.R., M.P. J. WILFRED STE MARIE, L.R. Devlin & Ste Marie AVOCATS 191 rue Principale HULL, Que. Tél. Queen 170.

J. B. T. CARON, A. B. AVOCAT, NOTAIRE, E. C. 659 rue Sussex, OTTAWA. Téléphone: Rideau 244.

Docteur J.-E.-N. de Haitre Gradué de la Faculté de Médecine de Toronto. Es-tève des Hôpitaux de Paris. S'occupe de médecine et de chirurgie générales, mais SPÉCIALEMENT des maladies des voies urinaires, des maladies des femmes et des maladies des voies digestives. HOURS DE BUREAU: 230 avenue Laurier, téléphone: Rideau 148, de 2 heures à 5 heures de l'après-midi et de 7 à 8 heures du soir.

TELEPHONE Queen 4180. Dr. J. U. DeLisle DENTISTE 601 rue Principale et Britannia, 8111 Heures de bureau: 9 a. m. à 6 p. m. Entrée: No 78 rue Britannia. Spécialité: Ouvrages en or.

Dr. Eug. Quesnel, B. A. [Médecin-Chirurgien] HEURES DE BUREAU 8 à 10 A. M.—1 à 4 P. M. 374 Rue Rideau Téléphone: Rideau 682

BOUTET & BELANGER 52 RUE RIDEAU - OTTAWA; BERNADIN BOUTET, B. L. AVOCAT, NOTAIRE, ETC. AURÉLIEN BELANGER, M. A. Ph. L. ANCIEN INSPECTEUR DES ÉCOLES BELLEVILLE. Téléphone: R. 1711.

Auguste Lemieux, C. R. AVOCAT Pour Ontario et Québec SOUVENIR PUBLIC Agent en procédures de la Cour Suprême, de la Cour de l'Échiquier et de la Commission des Chemins de Fer. Affaires parlementaires et départementales, etc., etc. Argent à prêter, Édifice "Central Chambers", 46, rue Elgin, Ottawa. Téléphone Queen 1922.

Dr F. X. VALADE 192 rue St-Patrice OTTAWA. Tél. R. 1902 Heures de consultations: 9 à 10 a. m.—2 à 4 p. m.—7 à 8 p. m. SPÉCIALITÉS: Maladies des Enfants et de la Femme

Dr R. CHEVRIER Spécialité: Chirurgie abdominale Heures de bureau: 2 à 4 p. m. 66 BAY ST. OTTAWA. Téléphone: Rideau 796

Dr JOSAPHAT ISABELLE 121 BREWERY - HULL CONSULTATIONS: 8 à 10 A. M.—1 à 3 P. M.—7 à 9 A. M. TELEPHONE: Queen 3664.

Agences Fédérales Limitée. Courtiers en Assurances et Immobilies Agents pour Charbon Lackawanna BUREAUX: 292 Rue Dalhousie, Ottawa 169 Rue Principale, Hull Tel. Rideau 504. Queen 7786

LA Cie GAUTHIER, Ltée Entrepreneur de Pompes Funèbres et Enterrements 279 St-Patrick. Téléphone: R. 801

Dr A. I. TELMOSSÉ Médecin-Vétérinaire 66 rue York, Ottawa, Ont. Phone: Rés. R. 222.—Office R. 1622. Inspecteur Médical pour "The General Animal Insurance Co. of Canada."

Abonnez-vous à la JUSTICE